

Amertume février

Stefani Srbinska

J'ai rêvé de toi la nuit passée. Ça ne m'était pas arrivé depuis des années. Depuis que ton souvenir avait fui ma pensée. Tu étais là, subitement, au milieu de la route déserte, et la netteté de tes traits m'a troublé. Tu avais toujours vingt ans, comme avant, comme au premier jour. Je croyais avoir oublié ton visage, je croyais avoir oublié ton corps. J'avais tout faux. Tu tournoyais doucement, pieds nus dans la neige, les bras ouverts à l'étreinte du ciel. Et dans tes yeux, qui ne quittaient pas les nuages, je revoyais celle que j'avais aimée et laissé échapper. Je revoyais toute ma jeunesse. Les flocons s'accrochaient à tes cheveux et glissaient sur tes joues. Tout n'était plus que délicatesse et pureté, et moi, j'avais envie d'effleurer ta nuque du bout des doigts.

Je m'étais réveillé en sursaut, l'esprit embrumé. Pendant un bref instant, je ne savais plus où j'étais. Qui j'étais. J'avais la tête ailleurs, encore tournée vers toi. Et puis, la chaleur de son corps contre le mien m'a fait réaliser à quel point elle n'était pas toi. Tu avais toujours les pieds froids et la poitrine glacée. Je t'avais complètement sortie de mon esprit et ça m'avait pris à la gorge, brutalement. Tu m'asphyxiais. Tu m'avais toujours asphyxié. Mon ventre était en feu. À quel moment m'étais-je détourné de ce qui nous animait ?

Elle avait murmuré dans son sommeil. Elle avait appelé mon nom et j'avais sursauté, comme pris sur le fait. Elle était la réalité. Je le voyais dans ses yeux si pâles comparés aux tiens. Je le sentais au creux de ses reins. Cette odeur n'était pas la tienne. Elle était mon présent, mon futur et toi, tu n'étais que le fantôme de mon passé.

Elle ne porte pas ton parfum. Celui qui me faisait tourner la tête, qui m'hypnotisait. Angel. Tu t'en imprégnais légèrement et j'aurais pu en crever, la bouche ouverte. L'odeur était si entêtante que je la sentais sur ma peau longtemps après nos étreintes, j'avais l'impression de t'appartenir. Elle ne porte pas ton nom. Le sien roule sur ma langue avec plus de délicatesse, coule dans ma gorge avec douceur. Il a été fait pour ma bouche.

Autrefois, je me plaisais à imaginer ta vie. À imaginer tes rires, tes cris et tes larmes. Mon souvenir te troublait-il ? Te faisais-tu violence pour ne pas hurler mon nom, pour ne pas imaginer mon corps lorsque d'autres te faisaient l'amour? Étais-tu surprise, à chaque fois, par le goût de lèvres si différent de celui que tu avais toujours connu ? Je te voyais courir les boutiques, trimbaler de gros sacs, t'abriter de la pluie tombée par surprise. Je te voyais, mélancolique, la tête appuyée contre la vitre, les yeux perdus dans le vague. Des images qui me restaient de toi, j'en avais créé d'autres, bien plus belles, bien plus lumineuses. Jamais tu n'avais été aussi radieuse, aussi éblouissante que dans ces moments-là. Et puis, le temps avait usé ma mémoire. Ta silhouette n'était plus aussi nette, ta voix me parvenait comme à travers du coton. Un jour, sans même avoir réalisé, j'avais cessé de penser à toi. J'étais passé à autre chose.

Emma hurle à s'en briser la voix. Je crois qu'elle fait encore ses dents. C'est déjà la troisième. Je regarde Nora prendre notre fille tendrement contre son sein pour la calmer et je me dis que je n'ai besoin de rien d'autre. Juste cela. Je ne rêve plus de refaire le monde, de changer les gens et les mentalités. Je ne rêve plus d'épopées sauvages, d'aventures. Toute mon ardeur s'est enfuie avec toi. Si tu étais revenue, je crois que rien n'aurait été pareil, mais tu n'es jamais revenue et je m'étais lassé d'attendre. Finalement, je ne regrette rien.

Hier, je me suis trouvé un cheveu gris sur les tempes, le premier, et ça ne m'a rien fait. Pas d'inquiétude, pas de surprise non plus. J'ai prouvé ce que je valais, j'ai vécu aussi fort que je le pouvais, maintenant, je n'ai plus peur. Je suppose que ça signifie grandir, mûrir. Je suppose que c'est comme ça que ça doit se passer.

Je t'aimerais toujours. Combien de fois me l'avais-tu répété ? Combien de fois te l'avais-je soufflé ? Et aujourd'hui ? Est-ce que cela signifie encore quelque chose lorsque tout se termine ? Cela vaut-il encore quoi que ce soit ? Promets qu'on ne se quittera jamais. Avant, je me demandais ce qu'il restait des promesses d'éternité lorsque tout s'effondrait. L'autre revenait-il ? Mourait-il ? Est-ce qu'on s'effondrait à notre tour ? Jamais, je te le promets. Était-on puni, maudit pour avoir brisé le serment ? J'y pensais, parfois, alors que ta tête reposait sur mon épaule et que ta poitrine se soulevait tout doucement. Je caressais tes cheveux et je sentais l'angoisse sourde me gagner. Aujourd'hui, je sais que de ces mots, il ne reste rien d'autre qu'un goût amer sur la langue. Je sais que la vie emporte tout. Je sais que la vie remporte tout.

Sur le point de s'endormir, Emma tient mon doigt entre ses toutes petites mains. Elle a l'air minuscule, elle est belle.

Tout en elle respire l'innocence et la délicatesse. Si je le pouvais, je l'enfermerais dans une tour de verre pour que rien ne puisse jamais la blesser. J'ai peur du monde qui l'attend. J'ai peur des guerres et des hommes. J'ai peur de la vie, de toutes ses douleurs. Elle est si fragile, si douce. Elle est mon tout petit bébé, mon plus précieux trésor. Et si je venais à arriver trop tard le jour où elle aurait le plus besoin de moi ? Si tout s'était déjà écroulé ? Elle relâche la pression et sous ses paupières closes, ses yeux bougent légèrement. Je crois qu'il n'existe rien de plus fort que ce sentiment qui me bouffe. Je comprends mieux ton père à présent, son comportement, sa haine. Je ne lui en veux plus.

Je l'imagine à dix-huit ans, belle à en crever. Elle aura les yeux de sa mère, son intelligence et sa sagesse. J'espère que de moi elle volera une part d'innocence. Je l'imagine amoureuse et j'en frissonne déjà. Je connais la passion de la jeunesse, les traces qu'elle laisse. Je connais la vie, je sais qu'elle reproduira mes erreurs. J'écraserai de mes mains ceux qui la briseront. Elle grandit vite, beaucoup trop vite. Le temps passe à une vitesse folle sans jamais attendre personne, et moi, je suis toujours en retard. Bientôt, elle aura vingt ans. Bientôt, elle en aura trente. Un jour, elle se mariera et aura des enfants. Un jour, elle caressera ma joue flétrie.

Je me sens coupable. Sans raison, sans signe avant-coureur. J'ai l'impression de t'avoir trahie en continuant sans toi, comme si je t'avais abandonnée. Je regarde la nursery, Emma, les photos de mariage et je me demande si tu m'en veux de t'avoir laissée dernière moi. Si tu me pardonneras. Je me souviens de t'avoir confié que sans toi, je n'étais rien, que j'étais condamné si jamais tu me quittais. J'étais si jeune ! Pardon, je sais que ces paroles sont absurdes. On ne meurt pas d'amour. Tu m'avais quitté, je m'étais relevé, j'avais refait ma vie et, malgré tout, je respirais toujours.

Je me rappelle plus très bien de ce qui s'était exactement passé. Les détails s'estompent, la précision se perd, l'importance de ces événements n'est plus. Des mauvais moments, je ne me souviens que des cris et du verre brisé. Les larmes sur ton visage ravagé. Tu avais pris le train et je ne t'avais plus jamais revue. J'ai préféré me souvenir du bon, des instants heureux. Le bateau de ton oncle, les glaces des étés assommants, ton rire se perdant dans les hurlements de la mer. Il reste des fragments que je n'ai pu oublier. Le goût mentholé de tes lèvres, l'odeur de mangue dans tes cheveux. Ton souffle dans ma nuque. Quand nous étions-nous rencontrés ? Pourquoi nous étions-nous aimés ? Tout ça n'importe plus. Tout est bien trop flou. L'image de nos baisers se superpose à ceux vus dans de mauvais films. Jeunesse, besoin, dirais-je pour tout justifier. Rien. En ce qui nous concerne, je ne cherche plus à comprendre quoi que ce soit. Le temps m'en a fait oublier la raison.

Nora sourit en se blottissant contre moi. Ses bras glissent le long de mes épaules et ses doigts s'emmêlent aux miens. Elle me fait signe de ne pas faire de bruit et je suis ému. Je suis toujours ému par son naturel et le sérieux de ses yeux. Elle respire le bonheur et je ne peux que partager son oxygène. Je l'ai vue se transformer, devenir femme et devenir mère. J'ai la gorge sèche quand je repense à la première fois que j'ai touché son corps, à ma demande et à ses mois de grossesse.

Son ventre rond, la tendresse débordante. J'ai l'estomac noué quand je réalise à quel point elle

m'aime. J'ai les poumons en feu face à tant de passion.

C'est différent de ce que j'ai vécu avec toi, je ne veux plus jamais rien de semblable. Ce n'est pas aussi douloureux, aussi difficile. La violence s'en va avec l'âge. Les grands brasiers ne me consomment pas et je me sens vivant, totalement vivant. Épanoui dans ses bras. Comme si, à travers elle, je pouvais devenir cet homme grand et fort que je voulais être. Tu vois, là résulte la plus grande différence, tout n'est que douceur. Comme lorsque, enfant, je me glissais dans la grande chambre de mes parents, et que le faible soleil matinal se reflétait dans la coiffeuse. Alors, entre le lit blanc et le grand miroir, je croyais être un sage capable d'arrêter le temps. Dansant dans l'odeur poudrée, je ressentais la magie battre dans mes veines. Tout est mieux ainsi.

Tu tournoyais encore dans la neige au rythme d'une mélodie que toi seule pouvais entendre. J'étais juste là, à tes côtés, mais tu ne me voyais pas. Et moi, je ne pouvais détacher mon regard. Tu étais un ange et je n'avais pas le droit de t'appeler à moi. J'avais la certitude que tu étais bien plus heureuse depuis que tu m'avais quitté. Que tu avais trouvé la paix avec un autre. Un seul lampadaire t'éclairait de sa lumière diaphane et je devinais tes courbes sous la blancheur de ta robe. Les sept grains de beauté autour de ton nombril, la fine cicatrice sur ta cuisse, la rondeur de tes seins, la cambrure de tes reins. Et j'étais touché, sans voix. Qu'étais-tu devenue ? Où étais-tu ? La tristesse m'avait gagné et son étreinte m'avait étouffé. On nous avait dit que le premier amour restait le dernier. Pourquoi avait-il fallu qu'ils nous mentent ? Tu ne l'étais pas restée et j'étais bouleversé.

Je n'ai jamais vraiment su dire au revoir et encore moins adieu. J'en prends pleinement conscience alors que je regarde la voiture s'éloigner. Juste quelques jours, ça ne sera pas long. Juste quelques jours, c'est déjà trop, Nora, avais-je envie de hurler. Mais on ne refuse pas à une fille d'aller rendre visite à un père malade. On ne refuse pas à une mère le réconfort de son enfant serré contre son cœur. L'appartement est affreusement vide sans elles, sans vie. Ça me déboussole complètement. Pire, ça me bouleverse de réaliser que je ne suis plus rien, une fois abandonné. Je ne sais pas vivre seul, rien que pour moi. Je vis pour les autres.

J'ai entendu dire que tu étais de retour. L'enfant prodigue enfin revenu à ses racines. Ils disent que tu n'as pas changé, que dans tes yeux brille toujours une lueur adolescente. Ils disent qu'il n'y a pas de bague à ton doigt, pas d'homme avec toi. Ils disent que tu rayannes et je préfère les croire sur parole. Je n'attends rien de toi. Je ne t'attends pas.

J'avais pensé à toi pendant de longs mois après notre rupture. Ne faire que ça et vivre dans ses souvenirs dans l'espoir que l'autre revienne. Ne plus sortir, oublier qu'on a un corps et qu'il dépérit. Tant pis, on se laisse mourir. Je n'avais plus aucune envie, plus d'amis. Ils s'étaient lassés de mon malheur. J'étais fini et je n'avais même plus la force de te réclamer encore.

Et puis, un jour, quelque chose avait changé. Je me suis trouvé pathétique, l'image que le miroir me renvoyait me révoltait. Pourquoi étais-je tombé aussi bas ? Tu n'en valais pas la peine. La chaleur de juin m'appelait et je ressentais un besoin urgent de respirer à pleins poumons. Ton fantôme marchait toujours à mes côtés, mais il restait en retrait. Moins lourd, moins oppressant. Ma peau ne brûlait plus de manque, les plaintes s'étaient tues. J'avais envie de vivre. Vivre ! Prendre un nouveau départ sans toi, sans nous, et j'avais réussi.

Mon corps avait retrouvé la foi et Nora était son unique prière. Je découvrais le paradis de mes mains en caressant le sien. À chaque fois, j'explorais un nouvel univers dont je ne me lassais pas, une utopie au goût douçâtre. J'avais tout de suite su qu'elle allait être la femme de ma vie, comme j'avais su que tu allais sceller ma folie. On était bien naïfs, toi et moi. Avec le temps, j'ai compris que tu avais juste pris peur. De ce qui se passait, de l'avenir, de ce qu'on était réellement. Deux pauvres gosses avides de nouvelles sensations, un peu plus fortes, un peu plus dures. De pauvres gamins demandant à la vie plus que ce qu'elle voulait bien leur offrir. Des enfants devenus adultes trop vite, qui n'avaient pas compris que leur vie se jouait dans la chaleur des chambres adolescentes.

L'air me mord le visage. Mes pieds ne font pas de bruit sur les pavés du centre-ville. Un groupe de jeunes fument sur la place centrale en riant de choses que je ne comprends plus. J'ai été comme eux autrefois. Une fille se cache dans sa grosse écharpe grise et un garçon pose sa main rougie sur la sienne. Je ne vois pas ses lèvres mais je suis sûr qu'elle sourit même si elle ne le regarde pas. Ils semblent comme figés alors que tout s'anime autour d'eux. Seuls au monde. Un léger vent se lève et une petite mèche s'échappe de son chignon lâche. Elle ne la remettra pas en place.

Février a toujours été mon mois préféré. J'aime sa bise glaciale et son soleil froid, la blancheur des dernières neiges à qui on dit adieu. Le bleu si particulier du ciel au petit matin, le gris qui s'estompe, qui devient joyau. Alors, il est le renouveau. Février a toujours symbolisé la mélancolie, ma douce mélancolie. Ce n'est pas la même que celle qui s'échappe du manteau de novembre, non, elle est différente, agréable. C'est la mémoire du chemin parcouru, des bons moments vécus. Elle vous fait regarder en arrière et sourire discrètement alors que les larmes vous montent aux yeux. Elle vient avec ses souvenirs, vous caresse la joue, et quand elle s'en va, c'est comme le départ d'une vieille amie qui aurait toujours été à vos côtés. Elle vous laisse heureux et complètement sonné.

Février est un mois parfait pour vivre. Février est un mois merveilleux pour mourir. Profiter de la remarquable douceur, sentir que l'air a changé, entendre les tout premiers chants d'oiseaux encore cachés dans les hautes branches, et s'éteindre, le cœur apaisé. Les passants qui m'entourent babillent gaiement. Le vieux violoniste joue toujours la même mélodie sur le trottoir, mais pour la toute première fois, j'en saisis toute la beauté. Je suis frappé par les rides sur son visage et la tristesse de ses yeux. Je ressens sa plainte lancinante et l'embrasse avec ardeur. Elle est sourde, douloureuse, arrête le monde. Février est le mois où les amours naissent et disparaissent.

– Evan ?

Un vieillard tousse à s'en arracher les poumons, au bar. Sa bière tremble entre ses mains calleuses. Une femme mange sans quitter son roman des yeux. Les amants perdus. Je pourrais en rire. Ironique. La serveuse flirte avec un homme ayant le double de son âge. Ce n'est pas lui qui te sortira de ta misère, ma belle.

Les rares rayons de soleil jouent dans tes cheveux, illuminent ton visage. Tu es là, juste devant moi, et je n'en reviens pas. Je ne sais pas comment me comporter. Lorsque tu m'avais accosté dans la rue, j'avais d'abord cru à une hallucination, ton image s'était jointe au son du violon et j'avais été étourdi. Je t'avais suivie sans vraiment m'en rendre compte. Je ne pensais pas te revoir un jour.

Tu ne souris pas et cherches dans le vague les réponses aux questions que tu n'oses pas me poser, que je ne prononcerais sans doute jamais. Tu sembles ailleurs, chamboulée. Ai-je beaucoup changé ? Que vois-tu lorsque tu me regardes ? De tes ongles manucurés, tu tapotes sur la table un rythme régulier.

– Je... je suis heureuse de te revoir.

Tu ne me regardes pas directement, tu fixes un point au-dessus de mon épaule. Ta voix tremble, tes mots sont indécis, prudemment sélectionnés. As-tu peur de ce que tu pourrais dire ? De ce que je pourrais répondre ?

– Je suppose que je le suis aussi alors.

Je te vois baisser les yeux, puis les fermer brièvement. Tu serres ton poing libre. Je te blesserai toujours. Je n'ai jamais été bon qu'à ça.

– Tu sembles en pleine forme en tout cas... – Pourquoi ? Tu t'attendais à retrouver une loque ?

Tu poses ta main à plat sur la table. La serveuse éclate d'un rire perçant, faux. Sa voix se mêle au brouhaha déjà présent, bourdonne dans mes oreilles, cogne dans mon crâne. Ou peut-être est-ce juste l'émotion...

– Tu me détestes, Evan ?

Ta question me déstabilise. Je ne m'attendais pas à tant d'honnêteté. Tes yeux s'ancrent aux miens et c'en est presque douloureux. J'avais oublié leur vert métallique. Je les retrouve, mais ils ne sont plus identiques. Quelque chose a changé, quelque chose a disparu. Il n'y a plus d'innocence.

– Non, plus maintenant. C'est du passé, j'ai tourné la page... Et toi ? Tu me hais ?

Lorsqu'une histoire d'amour se termine, il y a toujours ces mots qui remontent à la surface, qui s'incrument. Qui nous font perdre, puis regagner espoir.

– Je ne t'ai jamais vraiment haï.

Tu remues ton café sans y prêter attention. Depuis quand en bois-tu ? Toi qui étais répugnée par l'odeur, par le goût. Qu'ai-je manqué d'autre ?

– Je suis désolée pour tout ce qui s'est passé. – Je t'ai pardonné depuis bien longtemps. Un léger sourire vient étirer tes lèvres. Il est presque triste. J'ai encore du mal à réaliser que c'est bien toi. Je voudrais te toucher, mais je n'ose pas. Ils avaient raison, tu es restée la même. Et pourtant, quand je te regarde, il n'y a plus rien. Juste une infime nostalgie. Peut-être est-ce moi qui ai changé ?

– Ça t'arrive de penser à moi ?, demandes-tu, en tournant la tête.

– Parfois, oui.

– Et tu penses à moi seulement... comme à une vieille amie ?

– Oui.

Tu voûtes les épaules. Qu'est-ce que tu voulais entendre exactement ? Un mensonge, l'espoir que tout peut être réparé. – Tu sais, ce soir-là, quand je suis partie, j'étais persuadée que c'était la meilleure chose à faire. J'ai profité de cette stupide dispute pour m'échapper. On s'engluait dans une relation qui ne nous rendait même plus heureux, il fallait que je sorte de là. Je suis allée à Londres, je suis retournée chez mon père. Encore aujourd'hui, je reste persuadée que si tu avais vraiment voulu me retrouver, tu aurais su où chercher. J'étais tellement sûre de ma décision, et pourtant, je faisais mes valises tous les trois jours et je réservais des vols à la dernière minute. Je finissais toujours par annuler. Tu comprends, c'était trop tôt pour revenir. Et maintenant...

– ... Maintenant c'est trop tard.

Tu te figes en me regardant. Tu pèses le pour et le contre d'une chose que j'ignore. Tu te mords la lèvre supérieure. Je suis ému par ce geste que je connais par cœur. J'ai conscience que la vie nous sépare de nos compagnons d'enfance, que c'est comme ça et qu'on n'y peut rien. J'ai conscience qu'elle aiguise ses dents sur nous, qu'elle nous teste. Je l'ai accepté. J'ai appris à m'y faire.

– Tu crois vraiment qu'il ne reste plus d'espoir pour nous ? Que tout est définitivement terminé ?

Tandis que tu sembles attendre une réponse, je réalise à quel point on a grandi. À quel point on s'est éloigné. Je remarque enfin les premières rides qui se forment autour de tes yeux, tes pommettes qui s'affaissent. Et j'ai envie de te serrer contre moi, comme on le ferait avec un frère parti depuis longtemps. Sentir ta chaleur pour me ressourcer, puis te laisser repartir. Continuer ta route. M'oublier à nouveau sans te regretter.

– Tu me manques encore parfois. Au fond, je pense que tu me manqueras toujours un peu, parce qu'on a partagé trop de choses. Mais c'est fini maintenant. Notre tour est déjà passé.

J'étais animé par une nouvelle énergie. Je me sentais le courage de tout te dire, tout t'avouer, même si ça devait être la dernière fois. La nuit était tombée d'un coup et un silence nouveau nous entourait. Nous liant pour un instant, à nouveau, l'un à l'autre.

– Tu as sûrement raison. Mais ça fait mal de l'admettre.

Je crois que tu pleures. Peut-être juste pour la forme. Peut-être juste parce que la certitude qui t'avait

toujours habitée vient d'être confirmée. La serveuse ne rigole plus derrière son comptoir. Elle semble avoir mille ans. Elle en a vu d'autres et elle en verra encore. Le vieux est parti, l'empreinte de sa bière est restée.

– Elle te rend heureux au moins ?

Tu t'empares de ma main et caresse du bout des doigts mon alliance. Tu ne portes plus le même parfum. Celui-là est plus discret, plus raffiné. Je ne peux te reconnaître totalement.

– Très heureux.

Tu me souris à travers tes larmes. Je ne veux pas te parler de Nora. Je ne veux pas te parler d'Emma et je sais que d'une certaine manière, tu comprends. Tu n'es pas à ta place dans mon présent.

– J'ai divorcé il y a deux ans. Je crois qu'on ne s'était jamais vraiment aimé. C'était qu'un pauvre con.

Tu soupire en secouant la tête et j'ai envie de rire. Tu retrousses ton nez et je crois qu'on partage ça. Je me souviens mieux, à présent, de ton rire.

Ta main reste sur la mienne, et elles ne s'emboîtent plus si bien. Mon verre est vide, ton café doit être froid. La rue est déserte. Tu es redevenue sérieuse. Ça aurait dû être beau est chaud, à nouveau. Comme avant, comme aux premiers temps. Ça aurait dû être doux et coloré, puisqu'on avait fini par se retrouver. Mais ce n'est pas le cas. C'est triste et même douloureux. Comme si on savait que tout se terminait vraiment, ici et maintenant, dans ce petit bar surchauffé.

– On se reverra plus, n'est-ce pas ?

Le jour où on part n'est pas toujours le bon. Parfois, souvent même, on se trompe et on ne peut plus faire demi-tour. On ne se quitte jamais quand il le faudrait. Il n'y a pas d'instant propices aux adieux, ils sont toujours aussi blessants. Car on ne sait jamais ce qui nous attend. On ne peut croire à une autre vie que celle qu'on a toujours connue. Partir, c'est mourir et le deuil est long. Il est toujours beaucoup trop long. Je te regarde et je te trouve belle. Plus belle que tu ne l'as jamais été. Je suis touché par ta présence, par le son de ta voix. On ne peut tout oublier et je ne peux t'oublier complètement. Une part de moi t'appartiendra jusqu'à la fin. Le temps est le meilleur des remèdes, et le pire des meurtriers.

– Je pense pas qu'on se reverra un jour, non.

Je ne suis plus le petit garçon que tu avais aimé, Juliette. Cette fois-ci, c'est moi qui te quitte. C'est moi qui nous libère. Lorsqu'on s'en va, le souvenir des jours anciens nous étreint et la douleur s'installe. Mais je veux croire que pour toi, il ne restera que les beaux jours. Tu pleures sérieusement et je secoue la tête, dévasté. On a tout gâché il y a longtemps, mais y mettre les mots rend la vérité réelle, palpable.

Ce soir-là, tes mains avaient l'odeur du regret, ton baiser avait le goût du café. Pendant que je m'éloignais, je trouvais qu'il en avait surtout celui de l'amertume. Cinq jours plus tard, tu étais repartie.